

Bellet, Harry. "Le sculpteur Alain Kirili, passionné de calligraphie et de jazz, est mort," *Le Monde*, 21 May 2021.

Le Monde



Le sculpteur français Alain Kirili dans son atelier parisien, le 23 septembre 2003.
FRANÇOIS GUILLOT / AFP

Le sculpteur Alain Kirili est mort le 19 mai à New York des suites d'une leucémie, à l'âge de 74 ans. Né à Paris le 29 août 1946, il avait joué un rôle prépondérant dans la diffusion en France de la statuaire publique, au risque parfois d'oblitérer son œuvre propre: en 1985, le ministère de la culture lui avait demandé une sculpture pour le jardin des Tuileries, *Le Grand Commandement blanc*, toujours installée près du Musée de l'Orangerie. Kirili pense alors aux copains, morts ou vivants: «*La présence permanente dans le jardin d'artistes modernes et contemporains m'a semblé une nécessité absolue*», confiait-il au *Monde* en 2000.

Il met toute son énergie à ce que d'autres l'y rejoignent. En 1996, Philippe Douste-Blazy, alors ministre de la culture lui accorde l'installation, effective deux ans plus tard, mais provisoire hélas, d'un premier ensemble de quatre bronzes de Rodin et d'un Dubuffet monumental. Henri Laurens, Etienne-Martin, Max Ernst, Germaine Richier, David Smith, mais aussi Giacometti, Moore, et Lipchitz, les accompagnaient. En juin 2000, il récidive avec le très mal nommé *Ami de personne*, d'Erik Dietman, et dix-huit autres artistes aussi différents que Damien Cabanes, Eugène Dodeigne, Giuseppe Penone, Abakanowicz, Louise Bourgeois, Amahiguere Dolo, Anne Rochette, Carl Andre, David Smith, Daniel Dezeuze, Tony Cragg, Didier Vermeiren, Lawrence Weiner, François Morellet, Ellsworth Kelly, Roy Lichtenstein, ou Bruce Nauman: on ne pouvait pas rêver plus divers, plus ouvert.

Ses pratiques aussi sont d'une variété surprenante, il a utilisé tous les matériaux, de l'acier à la pierre de Bourgogne. Lui-même préférait parler, non de sculpture, mais de «*calligraphie dans l'espace*». La calligraphie, il l'a étudiée dans sa jeunesse avec le peintre coréen Ungno Lee et c'est selon lui l'art demandant le plus de concentration. La lettre, et notamment l'alphabet hébreu qui est à l'origine de sa série *Commandement* est pour Kirili un signe sacré, ses sculptures des «*objets scripturaux*».

Rythme et vitesse d'exécution

Quand on lui parlait sculpture, il répondait jazz. Il en était fanatique, au point de travailler souvent en musique: pas en l'écoutant sur un tourne-disque, mais en invitant les musiciens à jouer chez lui! «*La fusion de la sculpture, de la musique et de la danse, disait-il, ce n'est pas une performance, c'est une communion.*» La première d'entre elles a lieu en 1992, à la galerie

Bellet, Harry. "Le sculpteur Alain Kirili, passionné de calligraphie et de jazz, est mort," *Le Monde*, 21 May 2021.

Daniel Templon de Paris, avec Steve Lacy au saxophone, et il en organise ensuite une vingtaine d'autres, invitant des artistes aussi différents qu'Archie Shepp, Cecil Taylor ou Jérôme Bourdellon. «*La transversalité dans l'art répond à un besoin vital*», déclarait-il au *Monde* en 1996.

ALAIN KIRILI: «LA FUSION DE LA SCULPTURE, DE LA MUSIQUE ET DE LA DANSE, CE N'EST PAS UNE PERFORMANCE, C'EST UNE COMMUNION»

Il aimait dans le jazz la part d'improvisation, le rythme et la vitesse d'exécution que lui-même revendiquait pour ses sculptures (il parlait d'«*action sculpture*», en référence à l'action painting des expressionnistes abstraits). Et rendait, bien avant d'autre, toujours hommage à la culture afro-américaine. En 1993, interrogé par William Jeffett qui lui demandait si son œuvre *Rythmes de Harlem* était de ce registre, il répondait : «*Je suis à New York grâce à elle. Pour moi, le jazz est une effraction dans le "paysage puritain". Je suis convaincu qu'il est temps de rendre à la culture noire américaine tout ce qu'elle a fait pour l'art de ce siècle.*»

Au tout début de la carrière de Kirili, il y a l'œuvre du sculpteur américain David Smith, pour lequel il professera toute sa vie une réelle admiration et n'aura de cesse de le faire découvrir au public français. Très jeune, en 1965, un an après la victoire de Robert Rauschenberg à la Biennale de Venise, qui lui fait pressentir l'importance des artistes new-yorkais, alors mal connus en Europe, il fait un premier voyage aux Etats-Unis et s'imprègne notamment du travail de Barnett Newman. A son retour à Paris, il rencontre Philippe Sollers - qui ne sera pas étranger à son intérêt pour la lettre - et Julia Kristeva, se rapprochant ainsi du groupe Tel Quel et notamment du critique Marcelin Pleynet, qui sera son premier préfacier.

Entre Paris et New York

En 1972, il participe à une première exposition collective à la galerie que tient alors à Paris Ileana Sonnabend. Il restera longtemps fidèle à la célèbre marchande, qui organise une première exposition personnelle dans sa galerie new-yorkaise en 1978. Désormais, il partage son temps entre Paris et New York, et déjà sa carrière est devenue internationale : son travail a été montré lors de l'inauguration de PS1 à New York en 1976, il a été sélectionné pour la sixième Documenta de Cassel en 1977 (année de sa rencontre et de son mariage avec la photographe Ariane Lopez-Huici), ses amis artistes sont Rauschenberg, Robert Morris et Robert Ryman, et un voyage en Inde lui a fait découvrir un monde nouveau.

Fasciné par les formes primaires des Yoni et des Lingam sculptés, il explore aussi, lui qui travaillait principalement le fer ou le zinc, les possibilités de la terre cuite et commence une série de sculptures composites. C'est l'une d'entre elles, *Indian Curve*, qui est achetée par le MoMA de New York en 1979. Le musée en a acquis d'autres, comme *Cortège*, une œuvre en acier forgé, en 1984. L'année suivante, il a sa première exposition dans un musée parisien, rien de moins que le Musée Rodin ! «*Rival de Rodin*», titre Philippe Sollers dans *Le Nouvel Observateur*. Descendant plutôt, assumant cette part française de l'héritage de tout sculpteur qui se respecte. Laquelle était contrebalancée par l'influence de ses devanciers américains.

Ces allers-retours peuvent dérouter. Lui s'en justifiait en citant Nabokov, qui disait : «*Je suis un écrivain né en Russie, formé en Angleterre et j'ai étudié le roman français avant de passer quinze ans en Allemagne.*» Il disait vivre à New York pour ces raisons : «*Pour moi, vivre dans un pays protestant et anglo-saxon est une immense différence, une confrontation stimulante...*» Il y aura réussi à réaliser une sorte de fusion, qu'on pensait impossible, de l'expressionnisme abstrait et du minimalisme.